

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL**POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS**

VOL. VI

MONTREAL, 3 JUILLET, 1897

NO. 143

SOMMAIRE

N'oublions pas le passé, *Vieux rouge* —
 A nos abonnés, *L'Administration* —
 Tartines, *Ricour* — La conférence de
 Taxil, *Chercheur* — La crémation,
Père de famille — Au conseil de l'ins-
 truction publique, — Le sourire,
Stanislas Rzewuski — FEUILLETON :
 Rome (SUITE) *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne
 sont pas les conditions ordinaires des autres
 journaux. Nous livrons le journal à domicile,
 [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au
 commencement de chaque mois. Tout ce que
 nous demandons au public est de voir le
 journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont
 payables tous les quatre mois et d'avance. Nous
 adresserons un numéro échantillon gratuitement à
 tous ce uxqui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux
 d'impression à faire voudront bien s'adresser
 au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue
 Notre-Dame.

Blancs d'avocats et de notaires une spécialité.

N'OUBLIONS PAS LE PASSE

L'incident du Drummond, qui s'est ter-
 miné de la manière que tout le monde
 connaît, a ouvert le champ aux commen-
 taires et aux réflexions sur le sombre ave-
 nir qui se dessine pour le parti libéral, à
 Ottawa.

Des groupes de libéraux qui, jusqu'ici,
 avaient été assez réticents sur les pronostics
 de la grande cause confiée aux chefs
 politiques imposés par le parti, ne se gênent
 pas maintenant pour exprimer leur
 mécontentement sur la conduite du gou-
 vernement fédéral.

On s'aperçoit qu'après tout, ils étaient
 loin d'avoir tort, ceux qui, dès le lende-
 main de la grande victoire du 23 juin 1896,
 se félicitaient du succès remporté dans la
 province de Québec, surtout parce que le
 scrutin populaire avait été assez heureux
 pour rejeter dans l'ombre des hommes qui
 auraient nui considérablement au parti,
 tout en amenant Laurier à la tête des
 affaires de ce pays.

Ils étaient loin d'avoir tort ceux qui s'en-

thousiasmaient sur les victoires libérales de la journée dans notre province et sur certaine défaite qui valait plus qu'une victoire.

Les luttes politiques ne sont pas des luttes à main armée. On y rencontre parfois des défaillances, qui, sans être glorieuses, prennent toutes les allures d'un triomphe.

On ne niera pas, par exemple, que la défaite de M. Beaubien dans Beauharnois aux dernières élections provinciales, advenant le triomphe de M. Flynn, aurait été une bonne fortune pour le parti conservateur.

Ce qui est vrai pour les conservateurs l'est aussi pour le parti libéral.

Veut-on avoir notre pensée franche et nette ? Nous la dirons.

Une faction importante du parti libéral, plus importante qu'on ne le pense, se réjouissait publiquement, le soir des élections du 23 juin, devant les bureaux de la *Patrie*, de la défaite de M. Tarte dans Beauharnois, lorsque le résultat général était connu.

Ce fut un soupir de satisfaction qui s'échappa des poitrines de tous ceux qui assistaient à la publication des dépêches électorales.

Cette même nuit, un cercle de politiciens libéraux influents, — véritables libéraux ceux-là, — hommes qui, pour la plupart, avaient travaillé pour la grande cause libérale depuis plus d'un quart de siècle, se réunissaient au club St-Antoine, rue St-Antoine, à Montréal. Là, en devisant sur les glorieux succès de la journée, ils ne trouvaient pas d'expressions assez pompeuses pour exprimer leur satisfaction sur la défaite de l'ami de cœur des Champleau et des Dansereau, gens qui ont trempé dans tous les scandales politiques des gouvernements conservateurs.

Enfin, tout le monde était content.

N'avait-on pas raison ?

On disait que Laurier triomphait doublement.

La trahison recevait en même temps son châtiment.

Laurier triomphait doublement ! La grande voix du peuple de ce pays venait de donner le coup de grâce au conservatisme éhonté qui semblait avoir conclu un bail emphythéotique avec le pouvoir.

Cette lutte énergique et persévérante que lui, Laurier, avait conduite, par son prestige, par ses talents, par son honnêteté, par sa grande figure enfin, aidé de tous les libéraux de la province de Québec, venait d'être couronnée de succès.

Laurier triomphait doublement ! La providence avait voulu que le scrutin rendit pour jamais à la vie privée celui qui n'aurait jamais dû en sortir.

“ L'organisateur de la victoire, ” criait un petit clan de cliquards qui se léchaient déjà les lèvres à l'espoir de l'arrivée à un ministère de celui qu'ils entouraient de leurs flagonneries.

Organisateur de la victoire ! Mais peut-on trouver un seul comté, une seule subdivision électorale, dans la province de Québec, qui donna son allégeance au drapeau libéral par le prestige de M. Tarte ?

Qu'on en nomme un seul !

Quelle puérilité !

Ne sait-on pas que ce fameux “ organisateur de la victoire ” n'a pas pu se faire élire dans son propre comté, Beauharnois, malgré tout l'argent du parti dont il avait la distribution, malgré toutes les influences mises en jeu ?

M. Tarte fut honteusement battu dans Beauharnois, malgré la lutte incessante qu'il fit sur tous les hustings du comté.

Le parti libéral avait donc donné à cette

récente recrue malheureuse dans ses rangs toutes les chances de se faire valoir.

(’en était déjà trop !

De bons vieux libéraux avaient même fait litière de leurs préférences, de leurs inclinations politiques pour céder la place à cet homme qui était venu s’imposer à la tête de notre brillante phalange de Québec après avoir contribué hasardeusement à la déchéance du parti dans lequel et par lequel il avait toujours vécu !

Quel grand exemple de noblesse de caractère donna Laurier lorsque, après la victoire, n’écoulant que son grand cœur, se mettant au-dessus de toutes les rancunes partisanes, oubliant toutes les injures sanglantes qu’avaient bavées sur lui, sa vie durant, Joseph-Israel Tarte, passant l’éponge sur tout, prêtant oreille aux sollicitations empressées de l’intéressé et de son entourage, le grand Canadien-français lui tendit fièrement la main et en fit son bras droit au timon des affaires publiques !

Avons-nous besoin de rappeler le *tolle* de protestations sincères qui s’éleva de tout le district de Montréal qui avait combattu si vaillamment dans la lutte !

Puis vinrent les craintes, les inquiétudes fiévreuses.

Qui a bu boira.

Qui a trahi trahira, disait-on

On ne se gênait pas pour appréhender de tristes choses sur l’avenir du parti libéral.

Et on avait raison.

Il a toujours été de devise dans le parti libéral de gagner ses épaulettes avant d’y avoir voix au chapitre.

Les rares gouvernements libéraux qui n’ont pas voulu accepter cette consigne ont payé de leur chute leur négligence ou leur imprudence.

Ce pauvre Mercier, qui était appelé à

faire beaucoup pour notre race, a dû songer souvent à ce précepte lorsque les jours de deuil furent venus !

Mais il était trop tard.

La dégringolade avait été trop accentuée, préparée comme elle l’était par ceux mêmes qu’ils avait comblés de ses faveurs.

De véritables amis du parti lui avaient pourtant bien levé un coin du voile sur ce que lui réservait l’avenir s’il continuait à n’écouter que son entourage.

La débâcle survint.

Le pays perdit un homme précieux et lui, un prestige important.

Voilà les grandes leçons que l’histoire des partis politiques enseigne et dont nos gouvernants ne savent jamais profiter !

En 1892, des libéraux influents se sont vus désertés par tous et menacés presque de leur tête pour s’être faits prophètes de malheurs qui sont bien survenus.

La leçon a suffi.

On ne semble pas avoir aujourd’hui la vertu de vouloir travailler pour la sauvegarde de l’honneur du parti, malgré ceux qui sont payés pour le diriger.

Les choses qui se sont passées à Ottawa dernièrement au sujet du Drummond sont simplement écœurantes et font hausser les épaules à tous ceux qui tiennent au prestige du nom libéral.

Ah ! si l’on pouvait scruter au fond des cœurs et constater la colère sourde qui germe et grandit, attendant patiemment son heure !

Ce fameux marché du Drummond était la chose de M. Tarte ; c’est lui qui l’a fait mousser. Si le Sénat est intervenu, il n’y a pas été de sa faute, qu’on le sache bien.

Nous avons toujours compris que libéral était synonyme d’honnêteté et que le

gouvernement Laurier serait à l'abri de toute accusation scandaleuse.

De grâce, que l'on mette fin à toutes ces saletés genre Langevin et Cie.

Nous sommes montés au pouvoir en criant : *Au voleur !*

Ce sera le même cri qui nous en fera descendre, si le parti libéral continue à se laisser gouverner au moyen de l'autocratie !

Le meurtrier politique de Cauchon deviendra-t-il l'assassin politique du parti libéral et de Laurier ?

VIEUX ROUGE.

A NOS ABONNES

Nous avons adressé la semaine dernière des factures d'abonnement au montant de \$1,200 à tous nos abonnés retardataires. Il nous est pénible d'annoncer que les réponses ont été rares. Maintenant, nous allons être forcé d'avoir recours à des mesures vigoureuses pour pouvoir encaisser ce qui nous est dû.

Un journal comme le *REVHIL* ne se fait pas avec des prières et des indulgences. Les *Semaine Religieuse* ont le monopole de ces saintes choses.

Pour nous, nous ne pouvons pas payer en monnaie de singe, et les grimaces ne font aucun effet sur nos créanciers.

Si nous avions la foi aussi robuste que la plupart de nos concitoyens nous serions presque tenté de nous adresser à Saint-Antoine de Padoue pour le prier de faire retrouver à nos abonnés récalcitrants la bonne volonté qu'ils semblent avoir égaré depuis quelque temps, en lui promettant, s'il nous exauce, dix pour cent sur les recettes brutes.

L'ADMINISTRATION.

TARTINES

A quand les tourelles dorées ?

A donner : des cloches, frais de bénédiction payés par le donateur. Envoi franco.

C'est pour des pruneaux que vous faites les impressions du Pacifique, je suppose, monsieur Louis-Joseph ?

Le gris pommelé à Louis-Joseph doit avoir les oreilles dans le crin, s'il entend tout ce qui se débite sur son compte de ce temps-ci.

Il deviendra légendaire, tout comme ce fameux Clover.

Le Drummond a-t-il des impressions à faire exécuter, à part l'impression profonde déjà créée dans le pays ?

Il est vrai que M. Tarte n'avait pas soumissionné pour cette dernière.

— Je dois \$30,000, dit Louis-Joseph.

Cela prouve simplement que vous avez beaucoup de crédit.

Pouvez-vous nous dire depuis quelle date vous avez consolidé votre crédit aussi puissamment ?

— C'est l'argent du parti libéral qui a payé le prix d'achat de la *Patrie*, a dit en chambre le ministre des travaux publics.

Depuis quand le parti libéral est-il assez riche pour faire des cadeaux de \$30,000 à des particuliers ?

— Papa nous a formellement défendu d'entreprendre des travaux d'impression du gouvernement, dit Eugène.

— C'est bien beau, un tel désintéressement, et très rare, monsieur Tarte.

— Oh ! c'est pas ça, mais ça pourrait nuire à sa position.

— Je n'ai pas eu de patronage du gouvernement, dit Louis-Joseph.

— Et les impressions du Palais de Justice ?

— Oh ! ce n'est que deux mille piastres par année !

Modeste, n'est-ce pas ?

— Il faut concilier tous les éléments du parti libéral, et profiter de toutes les bonnes volontés de nos amis politiques, disait l'hon. M. Tarte à notre directeur quelque temps avant les élections du 23 juin.

Vous avez parfaitement réussi, monsieur le Ministre, tous ces éléments se sont coalisés . . . contre vous.

(Des Nouvelles)

(CABLEGRAMME SPECIAL
AUX "NOUVELLES.")

On dit qu'à l'occasion de son prochain départ pour Londres en qualité de Haut Commissaire du Canada, les collègues du ministre des travaux publics se proposent de lui offrir en don de joyeux avènement ou événement, un carosse de gala dans lequel l'hon. M. Tarte fera son entrée solennelle dans la Capitale des brouillards.

Par une coïncidence aimable il se trouve que les fils de M. Tarte ont acquis tout récemment deux superbes coursiers que, pour la circonstance, ils offriraient à leur père en reconnaissance de tous les sacrifices qu'il a imposés au parti pour assurer leur avenir, — à condition, toutefois, qu'il n'arrive pas d'accrocs.

La présentation se fera dès le retour de l'honorable C. A. Geoffrion qui est parti tout dernièrement pour l'Angleterre sous le spécieux prétexte d'aller plaider une affaire, alors que son voyage a tout simplement pour but de soumettre à Sir Wilfrid Laurier le modèle du carosse de gala destiné à M. Tarte, qui sera exécuté (le carosse, pas M. Tarte) en Angleterre, avant le retour du Premier-ministre au Canada.

RIEUR.

LES PHARMACIENS

Tous les pharmaciens vous diront que le BAUME RHUMAL est, de tous les remèdes pour la guérison des affections de poitrine, celui qui se vend le plus.

La Conférence de Taxil

Nous commencerons, dans le prochain numéro du REVEIL, à publier le texte complet de la conférence de Léo Taxil, donnée à Paris le 19 avril dernier.

Ce document nous a été transmis par un ami de Paris, et nous l'en remercions sincèrement au nom de nos lecteurs.

Comme il est peu probable que M. Tardivel le publie nous invitons les lecteurs de la "Vérité" à suivre ce travail intéressant du maître blagueur. Ils y trouveront de quoi s'édifier et pourront glaner des pensées pieuses.

Cette œuvre est inédite au Canada.

CHERCHEUR.

LA CREMATION

La sainte *Minerve* part en guerre contre les fours crématoires.

Un de nos confrères aurait parlé du procédé employé dans les autres pays pour incinérer les cadavres, et la vieille gazette en profite pour sortir tout son attirail de textes bibliques plus ou moins tronqués.

Écoutons plutôt ses angéliques transports

" Lors du décès de feu M. Molson un certain journal français de Montréal, la "*Patrie*," a donné un petit article, qui, sous une apparence de simple compte-rendu, renfermait des insinuations dangereuses. Nous ne les avons pas signalées dans le moment ; nous y revenons aujourd'hui.

M. Molson a jugé bon pour lui de faire passer ses restes mortels au four crématoire au lieu de leur faire donner une sépulture ordinaire ; de plus, dans son testament, il a laissé \$10,000 pour l'érection d'un four à Montréal, dans l'espoir qu'il aura des imitateurs un jour. Le journal qui a raconté la chose n'ose pas dire qu'il applaudit à l'idée de M. Molson, mais par un petit résumé historique du progrès que fait en Europe le procédé de l'incinération il donne assez à entendre qu'il ne serait pas fâché de voir la même idée se propager en Canada.

Pour un journal qui se dit catholique ce n'est pas édifiant, pour ne rien dire de plus,

Il est bon que nos catholiques sachent ce que

la sainte Eglise enseigne sur l'incinération des cadavres.

En 1888, le Souverain Pontife a expressément condamné, comme antichrétien le procédé païen qui consiste à brûler les morts au lieu de leur donner la sépulture chrétienne ; par conséquent, aucun catholique aujourd'hui ne peut se faire l'admirateur des fours crématoires, ni rien écrire qui tendrait à les faire introduire dans une société chrétienne.

En Europe, les sociétés secrètes font des efforts inouïs pour généraliser la crémation des cadavres. On bâtit des fours à cet effet, et de fortes sommes sont versées pour aider à multiplier ces constructions antichrétiennes. Tout ceci est un signe du retour des idées païennes au sein des sociétés chrétiennes.

La preuve que la crémation n'est pas d'inspiration divine, et qu'elle vient plutôt de l'ennemi du genre humain, c'est qu'elle est en opposition avec l'inhumation réglée par la sentence primitive de Dieu lui-même ; en opposition avec la coutume invariable du peuple de Dieu et de tous les anciens peuples en général ; en opposition avec l'esprit du christianisme qui regarde comme une barbarie de brûler les corps, ce qu'il n'a jamais fait, et qui, monté sur le trône avec Constantin, s'empressa d'abolir cet usage.

Dieu a dit : " Le corps de l'homme retournera à la terre d'où il a été tiré et s'y transformera pour se relever immortel."

L'éternel adversaire de Dieu, Satan, aurait répondu : " Il n'en sera pas ainsi ; l'homme sera brûlé, et, en l'anéantissant autant qu'il est en moi, je ferai oublier le dogme de la résurrection."

L'enseignement chrétien conduit au profond respect du corps de l'homme, à son anéantissement autant qu'il le peut.

Les nations chrétiennes ayant tourné le dos au christianisme, le paganisme est revenu ; aussi rien de plus naturel qu'on retourne au régime païen et même à quelque chose de plus brutal et de plus dégradant ; car la chute se mesure sur la hauteur de laquelle on tombe.

Voilà donc ce que le paganisme, le libéralisme et la libre-pensée, car c'est tout un, ne craignent pas de proclamer au sein des sociétés jadis catholiques.

Maintenant qu'on ne s'y trompe pas ; la guerre entreprise contre les cimetières et leur éloignement des églises, sous prétexte de salubrité, n'est qu'un acheminement à l'incinération ; les règles de l'hygiène poussées à l'excès nous mèneront là.

Malheureusement, beaucoup trop de catholiques se laissent prendre à ce piège, dont ils ne soupçonnent pas tout le danger."

Donc, la crémation n'est pas permise par les casuistes.

Il est permis, je pense, de dire que c'est singulièrement abuser de l'excommunication.

N'a-t-on pas vu, ici même, à Montréal, des funérailles religieuses pour des suicidés qui avaient laissé heureusement de quoi payer grassement l'office et ses officiants.

Il y quelque temps, un de nos citoyens bien connus, las de la vie, se logea une balle dans la tête. Le fait-divers, bien que caché par les journaux, courait la rue. Le défunt fut enterré aussi pompeusement qu'un archevêque.

Le clergé ne lui refusa ni chants, ni prières, ni eau bénite, ni messes carillonnées.

Quelques mois plus tard, un autre suicidé était enterré en terre sainte sur les instances d'un homme qui touche de très près au *Canada-Review*, mais il n'avait pas de prières sur son cadavre parce qu'il n'avait pas les moyens de payer le curé.

Mentionnons aussi le cas de Black Angèle, qui ne s'était pas suicidée elle.

Etc., etc., etc.

Pourtant, les canons sont d'une rigueur qui ne comporte pas de tempérament : on s'exclut de la famille catholique par le suicide, et l'Eglise ne doit pas recevoir en terre sainte celui qui a attenté à sa vie.

Il est avec le ciel des accommodements !

Nous l'avouons, la raison et la morale universelle n'ont rien à redire à cette proscription posthume, au contraire. L'homme peut donner sa vie pour son pays, pour sa foi, la risquer pour ses semblables ; mais il lui est défendu de se l'ôter lui-même. Elle ne lui appartient pas, il n'en est que le locataire et il n'a pas le droit de mettre le feu à la maison. Donc, en cela, les interprètes de la loi divine ne provoquent aucune controverse. Et cependant, que savent-ils de la dernière pensée de celui qui s'est immolé de ses mains ?

Mais ces mêmes interprètes offensent le sens commun par la flétrissure arbitraire qu'il infligent

à l'honnête homme qui a voué sa dépouille mortelle au feu purificateur pour la dérober à l'horreur de la décomposition sépulcrale, pour en épargner du danger ou du moins le sentiment douloureux à ses parents, à ses amis, à tous les survivants, qui sait ? pour échapper au hasard d'être enseveli vivant.

« Il faut bien convenir, écrivait un célèbre médecin, que le four crématoire n'a pas la haute poésie de la flamme du bûcher renvoyant dans es sphères éthérées ce qui fut l'âme du roseau pensant. Cela ressemble trop à une vulgaire opération de briqueterie. On trouvera mieux certainement. Dans un cas je fus autorisé, par exception, à voir étendu sur la dalle réfractaire le pauvre mort sortant de la fournaise à la température de 1300 degrés. Il me parut comme coulé et modelé en une apothéose flamboyante mais endormie, où la photographie aurait pu reprendre tous les traits de la figure, toutes les lignes extérieures de son corps, sur lequel le suaire calciné drapait en voile de mousseline diaphane. Ce n'était qu'une forme qui s'évanouit peu à peu en cendres blanches à mesure que la chaleur se retirait. Ces cendres furent recueillies et scellées dans une urne de terre cuite que l'on porta cérémonieusement dans une logette du mur du columbarium, nom latin pas trop heureusement choisi de ce dernier séjour des âmes. »

Que vous en conveniez ou non, je certifie que cette manière de se séparer est infiniment moins lugubre que de voir descendre un cadavre dans la fosse où nous le savons attendu par une décomposition ou ignoble dont l'idée affreuse nous poursuivra, malgré que nous en ayons.

La *Minerve* et la *Vérité* viendront dire que l'Eglise a été déterminée par le respect du dogme de la résurrection qui doit retrouver dans la terre les éléments du corps enseveli. Vaine puérité ; comme s'il restait plus de poussière, même dans un tombeau de marbre, après quelques siècles, qu'il ne reste de cendre dans une urne incorruptible. Je croirais plutôt qu'on a craint que la crémation affranchit la pensée de la mort des horreurs qui sont la grande ressource de l'imagerie religieuse. Et cela sera vraiment lorsqu'on aura trouvé le moyen de brûler le corps sous les yeux même de la famille, en plein air ou dans un four à parois de verre.

La sombre nuit du tombeau ne sera plus qu'une figure de vieille rhétorique, et on ne répugnera pas plus à l'idée de la fin que du commencement de la vie.

Les mœurs y viendront.

Que sert de crier au paganisme, à la libre-pensée, etc. ?

Au surplus, puisque nous voyons béatifier Jeanne d'Arc morte sur le bûcher—et allumé par qui !—quelles arguties peut-on plaider contre la crémation ?

Dans un prochain article nous traiterons des fours crématoires au point de vue de l'hygiène publique ; dans un troisième article nous parlerons de la question au point de vue économique, ce qui nous permettra de toucher un tantinet à l'exploitation des cimetières dans notre religieux pays.

PÈRE DE FAMILLE

AU CONSEIL

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Notre surintendant provincial est rempli de millions de bonnes intentions, si bien que,—*C'est comme un bouquet de fleurs!* Ainsi qu'il est écrit dans la chanson du baptême du "P'tit Léon, ébénisse. "

Nous ne voulons pas déprécier ses fonctions et sa personne, mais nous profitons de l'occasion qu'il nous fournit lui-même de lui donner un conseil qui ne manque pas d'apropos, dans notre humble opinion : c'est de s'en tenir d'abord à son rôle de chef d'un département du service civil qui a besoin d'être amélioré sans cesse : en second lieu, de ne pas se faire fabricant de prières officielles d'occasion.

Il n'y a rien de pire que ce genre de compositions et d'impositions pour émousser la foi et..... pour dégouter les Saints. Chacun son métier!

Dans une circulaire datée du 4 courant et adressée aux commissaires scolaires, M. le Surintendant recommande de réciter, aujourd'hui même, à 11 heures de l'avant-midi, dans toutes les écoles élémentaires de la province, la prière suivante :—

“ Dieu éternel et Tout-Puissant, d'où procèdent toute puissance et toute sagesse, et par qui les rois règnent, nous sommes ici réunis en votre présence pour vous prier de conserver longtemps notre très gracieuse dame la Reine Victoria dans l'amour du peuple. Faites, O Dieu de miséricorde, qu'elle ne désire que ce qui peut être conforme à votre volonté, qu'elle la recherche avec sagesse et qu'elle l'accomplisse avec perfection pour la gloire et l'honneur de votre nom et pour le bien du Canada et de toute l'empire britannique. Amen. ”

Le brave homme aurait pu ajouter comme finale, cette invocation du fermier yankee :—

(*“ O Lord break through the roof and I'll pay sure for the shingle ” !*)

(*Seigneur, venez à moi à travers le toit, je trouverai le moyen de payer les tuiles brisées!*)

Comme prière, la composition du Surintendant est respectable, mais comme propos elle est d'un goût douloureux.

Les circonstances dans lesquelles il est placé donnent une teinte de flagornerie à sa démarche, enfin, elle n'est pas pratique.

Quant à se mettre en frais de liturgie, notre surintendant aurait eu plus de succès auprès de son Créateur et probablement aussi auprès des hommes, dans la composition suivante :

O Dieu qui sondez les cœurs et les reins.

Accordez au gouvernement de l'empire anglais, assez d'esprit de libéralité pour laisser au Canada le privilège de faire lui-même ses propres traités de commerce ;

Accordez au gouvernement fédéral du Canada la sagesse de régler avec justice la question des écoles du Manitoba, de sortir indemne de la transaction du chemin ne Drummond et Arthabaska, de terminer la civilisation des sauvages du Nord-Ouest, de compléter le canal de Soulanges et les travaux d'amélioration au port de Montréal ; de donner un pont aux Québécois et un chemin de fer aux paroisses de la rive sud du St. Laurent depuis Lévis jusqu'à Sorel.

Donnez aux cultivateurs de la province de Québec la grâce de sortir de la routine.

Donnez aux électeurs de cette province le don de discernement dans le choix de leurs représentants au parlement, afin que le nombre des rhéteurs soit diminué au profit des hommes d'affaires dans les conseils de la nation.

Faites que toutes les commissions scolaires de la province soient composées de gens sachant l'orthographe.

Faites que le salaire des instituteurs et des institutrices des campagnes soit tel qu'ils ne soient plus exposés à périr de faim et de misère.

Enfin daignez accorder à tous ceux qui, de près ou de loin sont chargés des affaires du Conseil de l'instruction publique le don du progrès et la haine de la routine. Amen.”

LE SOURIRE

Dans le premier sourire d'un enfant apparaît le premier don d'un amour désintéressé, la première grâce d'une âme libre et bonne. C'est ce qui fait la beauté et le charme du sourire, annonce de l'intelligence, de la volonté et de l'amour, c'est ce qui en fait aussi l'irrésistible puissance. Le sourire est le symbole de la parfaite bonté, qui pour appeler toutes choses à l'existence et à la vie, n'a qu'à laisser entrevoir à travers l'infini de grâce radieuse. On peut dire que si Dieu créa le monde, c'est par son éternel sourire....

C'est dans ces termes, où à peu près, que le plus grand philosophe français de l'heure présente, cet homme de génie qui s'appelle Alfred Fouillée, e'ailleurs aussi profondément ignoré de la foule stupide que sont connues un tas d'imbéciles célébrités boulevardières, c'est ainsi que l'admirable penseur des Idées caractérise la toute-puissance, l'origine divine, le pouvoir magique du sourire.

Et mon vieil ami, le peintre Brideau, avec qui nous causions tranquillement des choses du passé, de nos souvenirs de jeunesse, par une belle soirée d'automne dans le jardin déjà endormi de son aimable villa de Viroflay, soupira profondément, et après un long silence, me conta une petite histoire sentimentale, où vibraient l'écho sincère de grands chagrins à peine évanouis, et qui m'intéressa justement par ce que sa puérité avait de significatif et de profond. En effet, les grandes décisions de la vie, les actions irréparables dont dépend souvent pour cause ou plutôt pour prétexte quelque fait insignifiant en lui-même, puéril en apparence, mais le monde matériel qui nous entoure a-t-il une signification quelconque en dehors de notre Âme qui lui prête sa réalité illusoire ?

..C'était; je m'en souviens, l'époque la plus douloureuse, l'année la plus tragique de mon existence si fertile en déboires, en déceptions, en épreuves de toute sorte. Tout, dans ma vie brisée, s'écroulait à la fois : mes rêves de jeunesse, mes aspirations vers un idéal de création artistique et de beauté, mes ambitions de bonheur et de gloire, enfin, ce qui vaut mieux que tout cela, ce qu'on ne saurait même comparer à l'ambition et à la fortune sans commettre un sacrilège,—l'amour pour lequel j'ai toujours vécu et souffert, l'amour éternel et divin, qui seul réconcilie et rachète, l'amour dont la flamme douloureuse et ardente peut seule illuminer un instant les ténèbres de la vie, l'amour où palpite vraiment, à nos regards débiles, un reflet de l'Absolu pressenti. .de sorte qu'en le perdant, on perd la force et la raison, et l'excuse même de vivre,

Ma première femme, cette adorable Lucienne que vous avez connue, cher ami, dont vous n'avez pas oublié le charme, la grâce, l'exquise et souriante beauté, venait de mourir. Vous savez combien je l'ai aimée, de quel immense amour, de quelle tendresse passionnée et profonde, vous devinez quel fut mon désespoir — et je n'essaierai pas de vous le dépeindre. A quoi bon ? Il y a dans la vie des épreuves si cruelles que mieux vaut ne pas en réveiller l'amertume, même lorsqu'une destinée nouvelle semble avoir cicatrisé les anciennes blessures.... et ce n'est pas de cela, d'ailleurs, que je veux vous parler....

* * *

..Je me trouvais à trente ans sur le pavé de Paris, seul, abandonné de tous, pauvre, méconnu comme aux jours des premiers débuts, mais brisé par la vie, le deuil irrémédiable et déchirant d'un grand amour, l'àpre vision du bonheur évanoui à jamais ; l'impossibilité même d'une espérance d'avenir meilleur, tout m'accablait à la fois. J'essayais pourtant de lutter avec la destinée, de chercher dans la fièvre bienfaisante du travail, dans la vision sublime de l'art immortel un soutien et une consolation. Hélas ! c'était aussi l'époque atroce des luttes meurtrières et stupides où j'étais attaqué de toutes parts,—ce que mon œuvre d'artiste apportait, je

le dis sans faux orgueil, de nouveau, de si hardi et de personnel, provoquait alors l'animosité, la raillerie et la haine de tous les routiniers, de tous les malfaisants imbéciles ne notre charmante Ville-lumière. Et un beau jour, tout à coup, sans qu'aucune catastrophe nouvelle fût venue m'écraser, je sentis que lutter davantage était impossible, matériellement impossible—en vérité, cher ami ; sans aucune exagération mélodramatique, je sentis dans mon âme le froid glacial de la mort, sur mon front son souille meurtrier et tout-puissant.

Jamais je n'oublierai l'état de torpeur morale, d'angoisse inexprimable qui s'empara de moi le jour où, en me réveillant après une nuit agitée et fiévreuse, je sentis que c'était pour ce jour-là, que rien, rien — je le croyais sincèrement du moins — ne pourrait désormais m'empêcher d'accomplir le tragique, banal et nécessaire projet auquel aboutissent, tôt ou tard, les vaincus de la Vie. C'était une fatigue extrême, une lassitude extrême de l'esprit et du corps, surtout une indifférence atroce, douloureuse et engoissée, me révélant pleinement le néant de toutes les ambitions, de tous les rêves, de tous les buts humains, en ce monde de misères et d'illusions où tout m'était devenu à la fois hostile et étranger, — et où avant l'aube prochaine, il me faudrait répondre à la voix mystérieuse qui m'appelait de l'autre rivage.

Ce fut sans doute une suprême révolte de cet amour-propre artistique qui survit en nous aux pires désillusions, aux plus grandes catastrophes morales qui m'mena bêtement, sottement—et pourtant ce fut là le salut—au Salon, où était exposé ce tableau de la mort de César Borgia, aujourd'hui célèbre et classé, et qui, à cette époque, était l'objet des railleries du public, des critiques idiotes des petits journaux, de toutes les avanies que les méchants et les sots infligent aux vaincus. Je ne croyais certes pas que, désespéré, résolu à mourir comme je l'étais alors, je souffrirais à ce point en entendant une fois de plus les quolibets de la foule qui stationnait presque toujours devant mon malheureux tableau charitablement signalé à son indignation par de savants critiques d'art. Mais l'àpre souffrance

que je ressentis en entendant les rires et les rélections saugrenues d'un tas d'idiots me prouva, hélas ! combien vivace est en nous, même à l'heure suprême où la délivrance est proche, le sentiment de la vanité.

Cette ultime et mesquine cruauté du sort fut vraiment le coup suprême — d'autant plus que parmi ce groupe plutôt hostile et qui daignait s'occuper de mon œuvre, je reconnus deux mondains qui me rappelaient mon cher passé — hélas ! le passé à jamhis disparu — Hubert de Sourdet et cet imbécile de baron Wraim, un suédois authentique, deux camarades de jeunesse que j'avais perdus de vue, mais qui ne m'avaient pas oublié sans doute. Avec la préscience douloureuse qu'éveille dans le cœur des malheureux un long passé d'épreuves et de chagrin, j'eus immédiatement la certitude d'une avanie prochaine ; ces deux cerceux stupides, sans aucun doute, feraient semblant de ne pas me reconnaître, ils ne soucieraient de saluer un vaincu, pauvre, humilié, abaissé, mal mis, et dont le talent était, hélas ! non seulement inconnu, mais totalement nié, dont l'œuvre provoquait l'hilarité et les injures de la foule.

Et d'avance, je frémis d'indignation, de colère et de révolte, d'autant plus que Sourdet donnait le bras à la femme du Suédois, à cette mignonne et exquise baronne Manette Wraim, à qui j'avais eu l'honneur d'être présenté la première année de son mariage, que j'avais toujours trouvée charmante et dont le dédain méprisant allait m'achever, m'écraser définitivement. Sourdet et Wraim m'ayant aperçu — et je ne devais pas avoir l'air commode ni aimable, je l'avoue — s'empressèrent de déguerpir, après quelques mots dits à voix basse à la baronne celle-ci vivement tourna la tête et me reconnut dans la foule ; une rage inexprimable me serra le cœur. J'attendis mes détracteurs à la porte de la salle où se trouvait le tableau, les bravant du regard — lâchement les deux hommes firent semblant de ne pas me reconnaître, ainsi que je l'avais prévu — mais, à ma grande surprise, la baronne Manette me regarda encore une fois, et comme elle l'aurait fait pour n'importe quel imbécile de son monde, me souria, d'un aimable et

joyeux sourire, qui illumina tout son gracieux visage, aux traits fins et menus, d'un sourire où il y avait tant de bonté, d'affabilité sincère, une pitié si cordiale et si vraie — celle qui ne blesse pas, mais relève et console, que je restai écrasé,

“Vous êtes malheureux, vaincu, calomnié, attaqué, désespéré sans doute — que m'importe. Je vous ai reconnu, je ne vous méprise point, vous existez pour moi, malgré tant de détresses et de calomnies ; reprenez courage, parmi tant de malveillance et de haines, quelques sympathies inconnues et fragiles vous sont restées fidèles ; reprends courage, pauvre paria de la vie sociale, pauvre être écrasé et vaincu ; ta vie brisée peut renaître, comme la grâce du sourire vient d'éclairer mon visage, si triste d'habitude.” Oui, voilà ce que voulait dire ce sourire dont la charmante femme, que je n'ai plus revue d'ailleurs, m'avait fait l'inappréciable aumône. Je me suis mis à pleurer — comme un enfant, comme un sot, comme un désespéré — j'étais sauvé. Oui, moquez-vous de moi tant qu'il vous plaira, la bonté affable et exquise que révélait ce fait si insignifiant en apparence, ce sourire inattendu clément m'avait réconcilié. Non, mille fois non, je n'avais pas le droit de désespérer de la vie ; non, je ne devais pas donner à mes innombrables ennemis la joie de ricaner et de chanter victoire sur ma tombe de suicidé, il fallait vivre et lutter quand même, fût-ce pour faire enrager les méchants, les goujats et les sots. Il fallait vivre puisque la bonté, la pitié, la charité morale, mille fois plus précieuse que les biens matériels, tout ce dont la vie impitoyable m'avait fait douter, hélas ! puisque tout cela existe, puisque la pure lumière, dont mon regard voilé de larmes avait désappris la splendeur, venait de m'apparaître encore dans la grâce d'un sourire

STANISLAS RZEWUSKI

AYEZ CONFIANCE

Confiance ! Les poitrines peuvent reprendre confiance. Leur sauveur sera le BAÛME RHUMAL. Procurable dans toutes les pharmacies et épiceries.

FEUILLETON

ROMEPAR
EMILE ZOLA

XII

Et il se tut, comme envahi d'un flot de pensées graves qui le forçaient à la réflexion, pendant que les deux amis continuaient de causer. Puis il eut un geste d'excuse, il s'enfonça davantage dans l'embrasure, tira de sa poche un calpin, en déchira une feuille, sur laquelle, en grossissant seulement un peu les caractères, il écrivit au crayon ces quatre lignes :

" Une légende assure que le figuier de Judas repousse à Frascati, mortel pour quiconque veut un jour être pape. N'en mangez pas les figues empoisonnées, ne les donnez ni à vos gens ni à vos poules." Et il plia la feuille, la cacheta avec un timbre-poste, mit l'adresse : " Son Eminence Révérendissime et Illustrissime le cardinal Boccanera." Quand il eut replacé le tout dans sa poche, il respira largement, il retrouva son rire.

C'était comme un malaise invincible, une lointaine terreur qui l'avait glacé. Sans qu'un raisonnement net se formulât en lui, il venait de sentir le besoin de s'assurer contre la tentation d'une lâcheté, d'une abomination possible. Et il n'aurait pu dire la relation des idées qui l'avait amené à écrire les quatre lignes, tout de suite, à l'endroit même où il se trouvait, sous peine du plus grand des malheurs. Il n'avait qu'une pensée bien arrêtée : il irait jeter le billet, en sortant du bal, dans la boîte du palais Boccanera. Maintenant, il était tranquille.

— Qu'avez-vous donc, mon cher abbé ? demanda-t-il en se mêlant de nouveau à la conversation. Vous êtes tout assombri.

Et Pierre lui ayant fait part de la mauvaise nouvelle qu'il avait reçue, son livre condamné, l'unique journée qu'il aurait le lendemain pour agir encore, s'il ne voulait pas que son voyage à Rome fût une défaite, il se récria, comme si lui-même avait besoin d'agitation, d'étourdissement, afin d'espérer quand même et de vivre.

— Bah ! bah ! ne vous découragez donc pas, on y laisse toute sa force ! C'est beaucoup qu'une journée, on fait tant de choses dans une journée ! Une heure, une minute suffit pour que le destin agisse et change les défaites en victoires.

I s'enfiévrerait, il ajouta :

— Tenez ! allons dans la salle de bal. Il paraît que c'est un prodige !

Il échangea un dernier regard tendre avec Lisbeth, tandis que Pierre et Narcisse le suivait, tous trois se dégageant à grand-peine, gagnant la galerie voisine au milieu du flot pressé des jupes, parmi cette houle de nuques et d'épaules, d'où montait la passion qui fait la vie, l'odeur d'amour et de mort.

Dans une splendeur incomparable, la galerie se déroulait, large de dix mètres, long de vingt, avec ses huit fenêtres qui donnaient sur le Corso, nues, sans rideaux de vitrage, incendiant les maisons d'en face. C'était une clarté éblouissante, sept paires d'énormes caudélabres de marbre, que des bouquets de lampes électriques changeaient en torchères géantes, pareilles à des astres ; et, en haut, tout le long des corniches, d'autres lampes, enfermées dans les fleurs de flamme, des tupiles, des pivoinés, des roses. L'ancien velours rouge des murs, lamé d'or, prenait un reflet de brasier, un ton de braise vive. Aux portes et aux fenêtres, les tentures étaient de vieille dentelle, brodée de soies de couleur, des fleurs encore, d'une intensité vivante. Mais, sous le plafond somptueux, aux caissons ornés de rosaces d'or, la richesse sans pareille, était la collection de chefs-d'œuvre, telle qu'aucun musée n'en offrait de plus belle. Il y avait là des Raphaël, des Titien, des Rembrandt et des Rubens, des Velasquez et des Ribera, des œuvres fameuses entre toutes, qui soudainement, dans cet éclairage inattendu, apparaissaient triomphantes de jeunesse, comme réveillées à l'immortel vie du génie. Et, leurs Majestés ne devant arriver que vers minuit, le bal venait d'être ouvert, une valse emportait des couples, des vols de toilette tendres, au travers de la cohue fastueuse, un ruissellement de décorations et de joyaux, d'uniformes brodés d'or et de robes brodées de perles, dans un débordement sans cesse élargi de velours, de soie et de satin.

— C'est prodigieux vraiment ! déclara Prada, de son air excité. Venez donc par ici, nous allons nous remettre dans une embrasure de fenêtre. Il n'y a pas de meilleure place pour bien voir, sans être trop bousculé.

Ils avaient perdu Narcisse, ils ne se trouvèrent plus que deux, Pierre et le comte, quand ils eurent gagné enfin l'embrasure désirée. L'orchestre, placé sur une petite estrade, au fond, venait de finir la valse, et les danseurs s'étaient remis à marcher lentement, d'un air d'étourdissement ravi, au milieu du flot envahissant de la

une nappe de têtes humaines envahir la chaussée et se presser autour des carrosses. Déjà, à plusieurs reprises, il avait rencontré le roi, pendant ses promenades quotidiennes à la villa Borghèse, venant là comme un modeste particulier, un brave bourgeois, sans gardes, sans escorte, n'ayant avec lui, dans sa victoria, qu'un aide de camp. D'autres fois, il était seul, il conduisait un léger phaéton, accompagné simplement d'un valet de pied en livrée noire. Même une fois il avait emmené la reine, tous deux assis côte à côte, en bon ménage qui se promène pour son plaisir. Et le monde affairé des rues, les promeneurs des jardins, en les voyant passer ainsi, se contentaient de les saluer d'un geste affectueux, sans les importuner d'acclamations, tandis que les plus expansifs se contentaient de s'approcher librement pour leur sourire. Aussi Pierre, dans l'idée traditionnelle qu'il se faisait des rois qui se gardent et qui défilent, entourés de toute une pompe militaire, avait-il été singulièrement surpris et touché de la bonhomie aimable de ce ménage royal s'en allant à sa guise, avec une belle sécurité, au milieu de l'amour souriant de son peuple. D'autres détails sur le Quirinal lui étaient venus de partout, la bonté et la simplicité du roi, son désir de paix, sa passion de la chasse, de la solitude et du grand air, qui avait dû souvent, dans le dégoût du pouvoir, lui faire rêver une vie libre, loin de cette besogne autoritaire de souverain, pour laquelle il ne semblait point fait. Mais surtout la reine était adorée, d'une honnêteté si naturelle et si sereine, qu'elle était seule à ignorer les scandales de Rome, très cultivée, très affinée, au courant de toutes les littératures, et très heureuse d'être intelligente, supérieure de beaucoup à son entourage, et le sachant, et aimant à le faire voir, sans effort, avec une parfaite grâce.

Prada qui était resté, ainsi que Pierre, le visage contre une vitre de la fenêtre, montra la foule d'un geste.

—Maintenant qu'ils ont vu la ruine, ils vont aller se coucher contents. Et il n'y a pas là, je vous en réponds, un seul agent de police... Ah ! être aimé, aimé !

Son mal le reprenait, il se retourna vers la galerie, en plaisantant.

—Attention ! mon cher, il s'agit de ne pas manquer l'entrée de Leurs Majestés. C'est le plus beau de la fête.

Quelques minutes s'écoulèrent, et l'orchestre, brusquement, s'interrompit au milieu d'une polka, pour jouer, de toute la sonorité de ses cuivres, la marche royale. Il y eût une débâcle

parmi les danseurs, le milieu de la salle se vida. Le roi et la reine entraient, accompagnés par le prince et par la princesse Buongiovanni, qui étaient allés les recevoir en bas de l'escalier. Le roi était simplement en frac, la reine avait une robe de satin paille, recouverte d'une admirable dentelle blanche ; et, sous le diadème de brillants qui ceignait ses beaux cheveux blonds, elle gardait un grand air de jeunesse, une face ronde et fraîche, faite d'amabilité, de douceur, et d'esprit. La musique jouait toujours, avec une violence d'accueil, enthousiaste. Derrière son père et sa mère, Celia avait paru, dans le flot des assistants, qui suivaient pour voir ; puis étaient venus Attilio, les Sacco, des parents, des personnages officiels. Et, en attendant que la marche royale fut finie, il n'y avait encore, au milieu de la sonorité des instruments et de l'éclat des lampes, que des saluts, des regards, des sourires ; pendant que tous les invités, debout, se poussaient, se haussaient, le cou tendu, les yeux luisants, un flux montant de têtes et d'épaules, étincelantes de pierreries.

Enfin, l'orchestre se tut, les présentations eurent lieu. Leurs Majestés, qui connaissaient d'ailleurs Celia, la félicitèrent avec une bonté toute paternelle. Mais Sacco, comme ministre autant que comme père, tenait surtout à présenter son fils Attilio. Il courba sa souple échine de petit homme, trouva les belles paroles qui convenaient, si bien que ce fut le lieutenant qu'il fit s'incliner devant le roi, tandis qu'il réservait pour la reine l'hommage du beau garçon, si passionnément aimé. De nouveau, Leurs Majestés se montrèrent d'une bienveillance extrême même pour madame Sacco, toujours modeste et prudente, qui s'effaçait. Et il se produisit ensuite un fait, dont le récit, colporté de salon en salon, allait y soulever des commentaires sans fin. Apercevant Benedetta, que le comte Prada lui avait amenée après son mariage, la reine lui sourit, ayant conçu pour sa beauté et pour son charme une admiration tendre ; de sorte que, forcée de s'approcher, la jeune femme eut l'insigne faveur d'une conversation de quelques minutes, accompagnée des plus aimables paroles, que toutes les oreilles voisines purent entendre. Certainement, la reine ignorait l'événement du jour, le mariage avec Prada annulé, l'union prochaine avec Dario annoncée publiquement, dans ce gala qui fêtait désormais de doubles fiançailles. Mais l'impression n'en était pas moins produite, on ne parla plus que de ces compliments adressés à Benedetta par la plus vertueuse et la plus intelligente des reines, et son triomphe ne

fole, lorsqu'il se produisit une entrée qui fit tourner les têtes. Donna Serafina, en toilette de satin cramoisi, comme si elle eût porté les couleurs de son frère le cardinal, arrivait loyalement au bras de l'avocat consistorial Morano. Et jamais elle ne s'était serrée d'avantage, d'une taille miuce de jeune fille ; jamais sa face dure de vieille demoiselle, coupée de grands plis, à peine adoucie par les cheveux blancs, n'avait exprimé une si têtue et si victorieuse domination. Il y eut un murmure d'approbation discrète, une sorte de soulagement public, car le monde romain avait absolument condamné la conduite indigne de Morano, rompant une liaison de trente années, à laquelle les salons s'étaient habitués, ainsi qu'à un légitime mariage. On parlait d'un caprice inavouable pour une petite bourgeoise, d'un mauvais prétexte de rupture, à la suite d'une querelle survenue au sujet du divorce de Benedetta, alors compromis. La brouille avait duré près de deux mois, un grand scandale de Rome, où persiste le culte des longues tendresses fidèles. Aussi la reconciliation touchait-elle tous les cœurs, comme une des plus heureuses conséquences du procès, gagné ce jour-là, devant la congrégation du Concile. Morano repentant, donna Serafina reparaisant à son bras, dans cette fête, c'était très bien, l'amour vainqueur, les bonnes mœurs sauvées, l'ordre rétabli.

Mais il eut une sensation plus profonde, dès que, derrière sa tante, on aperçut Benedetta qui entraît avec Dario, côte à côte. Le jour même où son mariage venait d'être annulé, cette indifférence tranquille des ordinaires convenances, cette victoire de leur amour avouée, célébrée devant tous, apparut d'une audace si jolie, d'une telle bravoure de jeunesse et d'espoir, qu'elle leur fut aussitôt pardonnée, dans une rumeur d'universelle admiration. Comme pour Celia et Attilio, les cœurs volaient à eux, à l'éclat de beauté dont ils rayonnaient, à l'extraordinaire bonheur dont resplendissaient leurs visages. Dario, encore pâli par sa longue convalescence, était, dans sa délicatesse un peu mince, avec ses beaux yeux clairs de grand enfant, sa barbe brune et frisée de jeune dieu, d'une fierté svelte, où se retrouvait tout le vieux sang princier des Boccanera. Benedetta, la très blanche, sous son casque de cheveux noirs, la très calme, la très sage, avait son beau rire, ce rire si rare chez elle, mais d'une séduction irrésistible, qui transfigurait, donnait un charme de fleur à sa bouche un peu forte, emplissait d'une clarté de ciel l'infini de ses grands yeux sombres, inson-

dables. Et, dans cette enfance qui lui revenait, si gaie, si bonne, elle avait eu le délicieux instinct de se mettre en robe blanche, une robe tout unie de jeune fille, dont le symbole disait sa virginité, le grand lis pur qu'elle était restée obstinément, pour le mari de son choix. Rien de sa chair ne se montrait encore, pas même la discrète échancrure permise de la gorge. C'était le mystère d'amour impénétrable, redoutable, une beauté souveraine de femme, dont la toute-puissance dormait là, voilée de blanc. Aucune parure, pas un bijou, ni aux mains, ni aux oreilles. Sur le corsage, rien qu'un colier, mais un colier de reine, le fameux collier de perles des Boccanera, qu'elle tenait de sa mère et que Rome entière connaissait, des perles d'une grosseur fabuleuse, jetées là, à son cou, négligemment, et qui suffisaient, dans sa robe simple, à lui donner la royauté.

— Oh ! murmura Pierre extasié, qu'elle est heureuse et qu'elle est belle !

Tout de suite, il regretta d'avoir ainsi pensé à voix haute ; car il entendit, à son côté, une plainte sourde de fauve, un involontaire grondement, qui lui rappela la présence du comte. Celui-ci, d'ailleurs, étouffa ce cri de sa blessure, brusquement rouverte. Et il eut encore la force d'affecter une gaieté brutale.

Fichtre ! ils ne manquent pas d'aplomb, tous les deux. J'espère bien qu'on va les marier et les coucher devant nous.

Puis, regrettant cette grossièreté de plaisanterie, où se révoltait la souffrance de son désir inassouvi de mâle, il voulut se montrer indifférent.

— Elle vraiment jolie, ce soir. Vous savez qu'elle a les plus belles épaules du monde, et que c'est un vrai succès pour elle que de paraître plus belle encore, en ne les montrant pas.

Il continua, parvint à causer d'un air détaché, contant de menus faits sur celle qu'il s'obstinait à nommer la comtesse. Mais il s'était renforcé un peu dans l'embrasement, de crainte sans doute qu'on ne remarquât sa pâleur, le tic douloureux qui contractait ses lèvres. Il n'était pas en état de lutter, de se faire voir riant et insolent, à côté de la joie du couple, si naïvement affichée. Et il fut heureux du répit que lui donna, à ce moment, l'arrivée du roi et de la reine.

— Ah ! voici Leurs Majestés ! s'écria-t-il en se tournant vers la fenêtre. Voyez donc cette bousculade, dans la rue !

En effet, malgré les vitres fermées, un tumulte de foule montait des trottoirs. Et Pierre, ayant regardé, vit, dans le reflet des lampes électriques

ut accru, elle en devint plus belle, plus fière, plus victorieuse, dans ce bonheur d'être enfiu à l'époux choisi, qui la faisait rayonner.

Alors, ce fut pour Prada une souffrance indéchiffrable. Pendant que les souverains continuaient à s'entretenir, la reine avec les dames qui venaient la saluer, le roi avec des officiers, des diplomates tout un défilé de personnages importants, Prada, lui, ne voyait toujours que Benedetta félicitée, caressée, haussée en pleine tendresse et en pleine gloire. Dario était près d'elle, jouissait, resprenait avec elle. C'était pour eux que ce bal était donné, pour eux que les lampes étincelaient que l'orchestre jouait, que toutes les belles femmes de Rome s'étaient dévêtues, la gorge ruisselante de diamants, dans un violent parfum d'amour ; c'était pour eux que Leurs Majestés venaient d'entrer aux sons de la marche royale, pour eux que la fête tournait à l'apothéose, pour eux qu'une souveraine adorée souriait, apportait à ces fiançailles le cadeau de sa présence, pareille à la bonne fée des contes bleus, dont la venue assure le bonheur aux nouveau-nés. Et il y avait, dans cette heure d'extraordinaire éclat, un apogée de chance et d'allégresse, une victoire de cette femme dont il avait eu la beauté à lui, sans la pouvoir posséder, de cet homme qui maintenant allait la lui prendre, victoire si publique, si étalée, si insultante, qu'il la recevait en plein visage, brûlante comme un soufflet. Puis, ce n'était pas que son orgueil et sa passion qui saignaient ainsi, il se sentait encore frappé dans sa fortune par le triomphe des Sacco. Était-ce donc vrai que le climat délicieux de Rome devait finir par corrompre les rudes conquérants du Nord, pour qu'il eût cette sensation de fatigue et d'épuisement, à moitié mangé déjà ? Le jour même, à Frascati, avec cette désastreuse histoire de bâtisses, il avait entendu craquer ses millions, bien qu'il refusa de convenir que ses affaires devenaient mauvaises, comme le bruit en courait ; et, ce soir, au milieu de cette fête, il voyait le Midi vaincre, Sacco l'emporter, en homme qui vit à l'aise des curés chaudes, faites goulument sous le soleil de flamme. Ce Sacco ministre, ce Sacco familier du roi, s'alliant par le mariage de son fils à une des plus nobles familles de l'aristocratie romaine, en passe d'être un jour le maître de Rome et de l'Italie, remuant dès maintenant, à pleines mains, l'argent et le peuple, quel soufflet encore pour sa vanité d'homme de proie, pour ses appétits voraces, de jouisseurs, qui se sentait poussé hors de la table avant la fin du festin ! Tout croulait, tout lui échappait, Sacco lui volait ses millions,

Benedetta lui labourait la chair, laissait en lui cette abominable blessure du désir inassouvi, dont jamais plus il ne devait guérir.

A ce moment, Pierre entendit de nouveau cette plainte sourde de fauve, ce grondement désespéré et involontaire, qui lui avait déjà bouleversé le cœur. Et il regarda le comte, il lui demanda :

— Vous souffrez ?

Mais, devant cet homme blême, qui gardait un grand calme par un effort surhumain de volonté, il regretta sa question indiscreète, restée d'ailleurs sans réponse. Aussi, pour le mettre à l'aise, continua-t-il, en disant tout haut les réflexions que faisait naître en lui le spectacle de la pompe qui se déroulait.

— Ah ! votre père avait raison, nous autres Français avec notre éducation si profondément catholique, même en ces jours de doute univer-

sel, nous ne voyons toujours dans Rome que la Rome séculaire des papes, sans presque savoir, sans pouvoir presque comprendre les modifications profondes, qui, d'année en année, en font la Rome italienne d'aujourd'hui. Si vous saviez, lorsque je suis arrivé ici, combien le roi avec son gouvernement, combien ce jeune peuple travaillant à se faire une grande capitale, étaient pour moi des quantités négligeables ! Oui, j'étais cela, je n'en tenais aucun compte, dans mon rêve de ressusciter Rome, une nouvelle Rome chrétienne et évangélique, pour le bonheur des peuples.

Il eut un léger rire, prenant en pitié sa candeur ; et, d'un geste, il montrait la galerie, le prince Buongiovanni en ce moment incliné devant le roi, la princesse écoutant les galanteries de Sacco, l'aristocratie papale abattue, les parvenus d'hier acceptés, le monde noir et le monde blanc mêlés à ce point, qu'il n'y avait plus guère là que des sujets, à la veille de ne faire qu'un peuple. L'impossible conciliation entre le Quirinal et le Vatican ne s'indiquait-elle pas comme fatale dans les faits, sinon dans les principes, en face de l'évolution quotidienne, de ces hommes, de ces femmes en joie, riant et parés, que le soufflet du désir emportait ? Il fallait bien vivre, aimer être aimé, faire la vie, éternellement !

(A suivre)

IL FAUT AIDER LA NATURE

Il faut aider la nature. Si vous toussiez prenez le BAUME RHUMAL, il provoquera et aidera la guérison.

L'ART MUSICAL

SOMMAIRE DU EUMÉRO DE JUIN
 Chronique ; Causerie ; De l'origine des maitres de la Symphonie (SUITE) ; La sucession de Brahms ; Les fléaux du feu, Superstitions ; L'Influence de l'électricité sur la voix ; Chopin (SUITE) ; Gabriel Pierné ; Règlement sur la musique sacrée, (SUITE) ; Une anecdote de Rubinstein ; Les littérateurs et la musique ; Le jubilé de la Reine ; Une lettre de Boieldieu ; Notes et informations ; Montréal ; Petit cours d'hamonie pratique ; Académie de musique de Québec ; Correspondance d'Europe ; Correspondance d'Amérique ; Instruments.

MUSIQUE — A l'Angélus (Piano) C. Broutin ; Valse, Olbersleben ; Les Pifferari (Piano) Ch. Gounod.

ABONNEMENTS :

	{	VILLE.....	\$1 15
	{	CAMPAGNE.....	1 00
Un an	{	EN DEHORS DU	
	{	CANADA ET DES	
	{	ETATS-UNIS ...	1 25
Le numéro.....			15

Adresser les abonnements :
 Boite postale No 2181, Montréal on 1676 rue Notre-Dame.

A VENDRE

Deux Materiels d'Imprimerie

COMPRENANT

Presses,

Caractères,

Casses,

Etc.

UNE CHANCE EXCEPTIONNELLE.

S'adresser à

A. FILIATREULT,
 157 rue Sanguinet.

Poite de Poste, 2181.

'LE SUN'

Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1806 Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 92
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 66
Revenu pour 1896.....	1,886,258 00

O. L E G E R,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

L'ECHOPHONE

LA DERNIERE
MACHINE
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eu raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$10 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'**ECHOPHONE** est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'en servir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous croyons les obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui machine est limitée — "Premier rendu, premier servi."

LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

PAPIER DU "JUBILE"

Boîte Souvenir de papier Vellum et d'enveloppes

Pour l'année jubilaire, contenant 48 feuilles de papier et 48 enveloppes dans une superbe boîte. Prix 30 cts.

AUSSI :

Un nouveau vellum royal irlandais, de Marcus Ward et Cie., de trois grandeurs différentes, dans des boîtes contenant deux mains, avec des enveloppes assorties, et

Un assortiment complet de papeterie de grandeurs et de formes tout à fait nouvelles.

MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE	CAPITAL.....	\$15,000,000
	FONDS INVESTIS.....	53,000,000
	FONDS INVESTIS en CANADA.....	5,000,000
	REVENU ANNUEL.....	12,000,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Épargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offres à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés
Bureau principal en Canada : 78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

GUSTAVE FAUTEUX

Téléphone Bell, No. 318

Agent pour Montréal et les environ

MAPLE CARD



FABRICANTS
DE PAPIER.

MOULIN A PORTNEUF

MONTREAL QUE

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

1815 rue Notre-Dame

MONTREAL

J. A. DROUIN,

AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
d'Armes, Chambres 315 et 316.
Téléphone 2243

Arthur GLOBENSKY,

AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1.00 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

Imprimé par la Cie d'Imprimerie Commerciale (limitée) et publié par Aristide Filiatrenault au No. 30 rue St Gabsiel, Montréal.

Musee Eden

L'idée qui a présidé à la création du Musée Eden n'a pas été de fonder une entreprise commerciale, mais d'ouvrir dans la métropole du Canada un édifice spécialement consacré aux Beaux-Arts et à la reproduction des épopées à ses plus glorieux de l'histoire du pays.

Les Directeurs de la Compagnie du Musée Eden ont cherché dans l'histoire de leur pays si féconde en événements remarquables, les pages les plus intéressantes pour l'instruction, l'amusement et la récréation du public. Les galeries du Musée Eden sont principalement pour la jeunesse et les enfants une source constante d'instruction récréative.

Ses galeries ont un nombre de 34 et occupent un espace d'un côté de 15,000 pieds, c'est-à-dire qui à part des nombreux groupes en cire, il y a une infinité d'autres objets à voir.

Monument National, No. 206, rue St. Laurent, Montréal.

P. S. Les personnes désirant se procurer un catalogue illustré traitant l'histoire des faits, pourront se le procurer au prix modique de 5c.

C'est le seul Musée en Amérique qui exhibe autant de groupes et d'objets de curiosité pour la somme de 20c. pour les adultes et 5c. pour les enfants.